Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 85 (1958)
Heft: 4

Artikel: En plein ciel... : (conte pour le temps de Noël)
Autor: Pierrine
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-230819

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

En plein ciel...

(Conte pour le temps de Noël)

Là-haut, parmi les nuages au plafond d'étoiles, saint Pierre, le sourcil froncé, l'air soucieux, le doigt à la tempe, semble avoir perdu le nord. Une rumeur — faut-il qu'elle soit violente pour lui être parvenue — une rumeur, faible écho de celle de la terre, est venue jusqu'à lui.

C'est donc vrai, sur cette bonne terre objet de sa sollicitude, le bruit et la violence règnent, les hommes ne s'entendent plus et, ce qui est plus grave, ne peuvent plus entendre ce qui vient d'ailleurs, d'en haut donc.

Le bon saint prend une décision. D'un doigt impérieux, il appelle auprès de lui deux angelots qui s'asseyent à ses côtés sur un nuage d'ouate et de silence.

— On me dit que le bruit et la violence sont maîtres sur la Terre. Descendez-y, écoutez, regardez et venez me faire rapport.

Sans un mot, les deux anges, d'un coup d'aile, s'enfoncent dans l'éther et disparaissent aux yeux de saint Pierre qui attend maintenant leur retour.

Des heures, des jours, des semaines, des mois, le temps ne compte pas là-haut.

Le premier revenu s'abat, fatigué, aux côtés du saint. Il a replié ses ailes meurtries, baisse la tête et offre à son maître une image de désolation :

— Alors ?

— Oh ! grand saint Pierre, c'est vrai ce qu'on vous a rapporté : les automobiles, les scooters, les canons, les motocyclettes, les bombes, les discours, les avions, les discussions, les tracteurs, les palabres, les conférences font un tredon infernal.

— Modère tes expressions, il me semble que ton vocabulaire est devenu bien vulgaire là-bas.

— Si vous pouviez voir, ces girafes de fer qui promènent au bout de leur long coup des chariots de pierres, et ces grandes mains de métal qui puisent à même la terre et la lancent au loin. Oh ! grand saint Pierre, le mal est grand, votre tristesse n'y peut rien, votre bras est trop court.

Et l'ange secoue sa chevelure blonde d'où tombent des gravats et de la poussière qu'il a ramenés de son voyage au pays de la violence.

A peine s'est-il tu, qu'un bruit d'ailes annonce l'arrivée de son compagnon. La joue en fleur, les yeux plus clairs que des étoiles, il vient s'asseoir à côté de saint Pierre, lui met un bras autour du cou et lui souffle à l'oreille :

— J'y voudrais redescendre, vous me le permettez ?

— Que dis-tu là ? Raconte, mais d'où viens-tu, avec cet air de rentrer du paradis ?

— Justement, j'ai traversé un des jardins du paradis.

» Oh ! grand saint Pierre, j'ai entendu là-bas un poulain qui faisait... mais non, je ne peux pas l'imiter, c'est difficile, et sa mère lui répondait.

» Et il y avait des moineaux sur les toits et des corbeaux dans les prés, et des corneilles sur les peupliers ; mais si je vous raconte le poulain, les moineaux, les corbeaux, les corneilles, et je pourrais dire encore les moutons, les paons et les dindons, mais si je vous dis tout cela, c'est que j'ai quelque chose de beaucoup plus beau à raconter et je veux être sûr que vous m'écou-

tez bien, grand saint Pierre, vous écoutez bien le plus petit de vos petits angelots. »

— Ouais !

— Il ne faut pas dire « ouais » grand saint Pierre, non, il ne faut pas dire « ouais ».

» Je suis entré dans une grande maison qui brillait du dehors et qui brillait encore plus au dedans. Elle était remplie de gens, des petits, des grands, des jeunes, des vieux. Et ils chantaient.

» Oh ! grand saint Pierre, ne vous fâchez pas, mais c'était plus beau que les harmonies célestes que vous dirigez pourtant avec talent.

» Les petits commençaient : *Paix sur la terre...*, puis les plus grands enchaînaient et les aînés reprenaient, et les vieux se joignaient aux premiers et, tous ensemble enfin, d'un seul cœur, célébraient *Paix sur la terre.*

» Ils ont chanté longtemps. Puis ils se sont tus. Et alors, dans ce grand silence, les pierres mêmes chantaient et, par la fine flèche du clocher, le cantique montait, montait...

» *Paix sur la terre.* Non, saint Pierre, je sens que vous allez dire « ouais », mais il ne faut pas. Les canons, les mitraillettes, les bombes dont parlait mon frère, c'est pour rire.

» Mais *Paix sur la terre*, c'est vrai ! Quand les hommes l'ont chanté, on n'entendait plus rien d'autre. »

— Ouais... non « Ainsi soit-il », dit saint Pierre.

Il laissa tomber une grosse larme qui devint une belle neige blanche qui descendit sur la terre endormie et silencieuse.

C'était le soir de Noël. *Pierrine.*

Rave !

Quand on a quitté le pays depuis quelques années, qu'on s'est adapté à des coutumes nouvelles, à d'autres manières de vivre, de manger, de s'habiller, à un langage plus châtié, on risque d'oublier peu à peu le pays.

Un proverbe latin dit : « Ubi bene ibi patria » (là où on est bien, c'est la patrie). Est-ce vrai ?

Une amie, installée en Normandie depuis quelques années, m'affirmait dans ses lettres que tout était pour le mieux. Son mari avait trouvé un travail intéressant, le pays était beau, leur intérieur charmant, ils avaient des amis agréables. Et la lettre enthousiaste m'engageait à profiter de mon passage dans la province pour consacrer quelques jours à ces amis d'autrefois. Ce que je fis.

Je trouvai le couple bien installé, la contrée ravissante, la maison, avec vue sur la mer, tout à fait confortable. Pas trace de nostalgie. Et je m'étonnai de constater que quelques années suffisent pour que le passé disparaisse ainsi dans le brouillard.

Le soir, après le souper, une querelle éclata entre les deux enfants. La conversation haussa d'un ton et, finalement, pour affirmer sa supériorité masculine, le petit frère mit le point final à la discussion en lançant à sa sœur un « Rave ! » retentissant.

Alors, notre hôtesse bondit. J'ai cru d'abord que c'était d'indignation. Pas du tout. Elle était émue tout simplement. Ce « Rave » lui rappelait tant de choses : la vieille maison de ses parents, ses disputes avec ses frères, tout un chapelet de souvenirs.

Certain mot de la fin est souvent malodorant, quoiqu'historique. Notre mot à nous est plus court. Il évoque le potager, les légumes de chez nous, les carreaux de nos jardins. Il faut moins que ça pour donner la nostalgie.

Aussi, au moment du départ, la compatriote qui croyait avoir oublié beaucoup de choses, embrassa tendrement le petit bonhomme qui lui avait si gentiment rappelé le pays. M. Matter.